

SÉLECTION OFFICIELLE - EN COMPÉTITION

«**Three Times**» : le miracle de la multiplication par trois

LE MONDE - 21.05.05

Three Times : trois fois, trois temps. Comme les trois brins qui font une tresse, Hou Hsiao Hsien tisse son film de trois fils dont la combinaison produit un objet d'une beauté stupéfiante.

Un, "Le temps des amours". En 1966, un jeune homme happé par la conscription tente de ne pas perdre de vue une fille qui travaille dans sa salle de billard favorite.

Deux, "Le temps de la liberté". En 1911, un notable taïwanais se lance dans le combat contre l'occupant (l'île a été cédée au Japon) et néglige sa concubine.

Trois, "Le temps de la jeunesse". De nos jours, à Taïpeh, une jeune femme épileptique, qui arbore le signe du yen tatoué sur sa gorge, vit entre sa petite amie et son amant.

D'histoire en histoire, on retrouve les mêmes acteurs, la très belle Shu Qi, qui jouait déjà dans *Millennium Mambo* en 2001, et Chang Chen. On pourrait presque croire, à la description de ce dispositif, à un film à sketches, une forme qui permet la répétition sous couvert de variation.

Hou Hsiao Hsien prend l'exact contrepied de cette facilité : chacune des parties de *Three Times* est un film à part entière, avec sa couleur, son tempo, sa manière. Et pourtant *Three Times* est plus que l'addition de ces parties, aussi admirables soient-elles, c'est un grand film, plus que cohérent, harmonieux.

"Le temps des amours" est un film de peu de mots. Alors que passent et repassent quelques ritournelles mélancoliques (*Smoke Gets in Your Eyes* par les Platters, *Rain and Tears* d'Aphrodite's Child, certes sorti en 1968, mais la mémoire a tous les droits), la belle May note les scores de joueurs de billard, leur sert parfois de faire-valoir quand ils ne trouvent pas d'adversaires à leur mesure. Chen, qui s'était déjà amouraché de la jeune fille qui avait précédé May, succombe rapidement à l'ivresse languide que provoquent les mouvements des corps autour du tapis vert. Sans jamais le dire, tout juste en l'écrivant une fois, il devient l'amoureux de May.

Quand les personnages vont à la ville où est installé le salon, ou qu'ils en repartent, ils prennent un bac qui traverse des eaux grises. A son ultime retour de la caserne, Chen découvre que May est partie. Il va de salon de billard en salon de billard, jusqu'à des retrouvailles d'une grâce parfaite, des retrouvailles que l'on se prend à désirer aussi fortement que les personnages.

A peine conclue cette romance surgie d'un passé proche, on retrouve les mêmes visages. Mais l'homme a maintenant la moitié du crâne rasée et porte une longue tresse, pendant que la jeune femme est vêtue de soies brodées. Parce qu'on l'a entendue chanter pendant les premiers plans, on est surpris de voir ensuite les lèvres des amants bouger sans que leur conversation soit audible. Jusqu'à ce qu'un carton interrompe le plan pour nous apprendre ce qu'ils disent. "Le temps de la liberté" est un film muet. Mais il est en couleurs, filmé en longs plans fluides que viennent ponctuer de lents et longs fondus au noir. Dans ce monde entre deux temps du cinéma (Hou Hsiao Hsien s'était déjà livré à cet exercice de fusion temporelle dans son hommage au cinéaste japonais Yasujiro Ozu), l'homme et la femme se parlent sans se comprendre.

LA MORT À DISTANCE

Lui est obsédé par la libération de son peuple, elle veut échapper à sa condition de courtisane. Les dialogues inscrits sur les cartons sont plus prolifiques que les quelques mots qu'échangeaient les amoureux de 1966, mais ils ne produisent que du malheur.

Après ce drame hiératique, *Three Times* plonge dans le chaos contemporain d'une grande ville où l'on se parle au téléphone, où l'on s'écrit des SMS. Les fils narratifs qui conduisaient les deux précédents épisodes sont tout effilochés. Aujourd'hui la fille s'appelle Jing, elle dérive de désirs en désirs, ceux de son amie, ceux de son amant, elle tient la mort à distance en se soignant plus ou moins bien. La lumière est devenue gris bleu (elle était plutôt verte dans le premier épisode, crépusculaire dans le suivant), et les autres images - - photographies, écrans d'ordinateur ou de télévision - - envahissent le champ. Cette ultime course dans un champ de ruines éclaire les deux autres parties d'une lumière crue.

C'est là que se nouent tous les thèmes que Hou Hsiao Hsien a développés, discrètement, patiemment, au long du film. Que s'organisent les correspondances qui donnent au film sa profondeur et sa gravité. Quand on voit un SMS composé en mode écriture automatique (les caractères se modifient comme par magie une fois un mot terminé), on pense aux lettres calligraphiées que le jeune nationaliste envoyait à sa concubine, à la missive sur papier d'écolier que Chen avait laissée dans la salle de billard. Le rock plaintif que chante Jing fait écho au chant classique de la courtisane, rebondit sur les ritournelles sentimentales des années 1960.

A 58 ans, le cinéaste taïwanais pourrait s'enfoncer dans la déploration du temps perdu. "Le temps de l'amour" est d'ailleurs empreint d'un sentiment de perte irréparable. Mais rien n'est plus étranger à la vision de Hou Hsiao Hsien que l'aigreur nostalgique. Lorsqu'il amène ses acteurs jusqu'au temps présent, il met en évidence la difficulté de vivre, aussi bien dans le monde réel que dans celui de la fiction, sans pour autant renoncer à faire du cinéma de cette réalité qui n'en est plus tout à fait une.

Car le ruban qui tient la tresse, c'est lui, le cinéma. Qui vit par trois fois, animé par la vision d'un réalisateur au sommet de son art.

Thomas Sotinel